

LA CRISE...

Les journaux capitalistes prétendent que l'année écoulée fut prospère pour le pays. Cette prospérité relative s'expliquerait:

1- par la dépréciation du franc qui favorisa nos exportations, diminua nos importations et augmenta nos achats intérieurs;

2- par l'occupation de la Ruhr qui fut la ruine momentanée de la production allemande, et qui nous laissa à peu près les maîtres du marché occidental.

Cela n'est pas exact. Depuis 1920, point culminant de la hausse des prix, l'indice de cherté intérieure a été impressionné par les courbes de la livre et du dollar. Or, depuis deux mois, cette relation entre le chômage international et nos prix intérieurs n'existe plus. Alors que le dollar et la livre continuent leur ascension, le niveau des prix intérieurs ne monte plus.

Alors. Il y aurait donc du bon. Pas du tout. La capacité d'achat du public diminue et nous sommes dans une crise de sous-consommation. On n'achète pas assez parce qu'on n'a pas le moyen. Les prix ne montent pas parce que la demande est rare, et elle serait encore plus rare si les prix augmentaient.

La vie n'est pas seulement chère quand les denrées sont chères. La vie est surtout chère quand il y a une trop grande distance entre les moyens d'achat et les prix de vente.

Le franc-papier se déprécie de plus en plus. Le billet de cent sous vaut, par exemple, trente-cinq sous. S'il se déprécie encore et ne vaut plus que trente sous, sa force d'achat diminue. Les prix ont beau ne pas bouger, si le papier de cent sous n'en vaut plus que trente-cinq, trente ou vingt-cinq, la distance s'allonge au détriment du billet qui se rapetisse.

La vie est chère non pas en valeur or, mais parce que le franc papier se déprécie et parce que diminue sa puissance d'achat.

Il n'est donc pas exact de dire que la dépréciation du franc favorisa notre marché intérieur et extérieur et créa une prospérité relative.

Par exemple, les marchandises fabriquées en France avec des matières étrangères vont revenir à des prix difficilement abordables pour le franc papier. C'est ce qui explique la sous-consommation intérieure.

Pour obvier à cela, il faut tomber dans l'inflation et faire tourner les presses à papier. Moyen empirique qui a conduit l'Autriche et l'Allemagne à la ruine.

Ou bien, il faudra revenir au mouvement de bascule des changes, à la situation déséquilibrée qui semble encore la plus normale.

L'opération de la Ruhr n'apparaît donc plus comme un avantage pour la France, mais comme un supplément de ruine générale. Cela se comprend. Chaque fois que la production diminue, les possibilités de consommation sont diminuées et la misère augmente.

Au-dessus des spéculations financières, des calculs politiques, des combinaisons diplomatiques, il y a une chose qui est visible pour tout le monde.

La guerre a non seulement diminué la production, mais elle a causé la destruction en grand. L'après-guerre, au lieu de remédier à cela, agrandit le gouffre.

Ce qu'il faudrait, c'est que l'humanité entière se remit au travail. La société capitaliste est incapable de combler son déficit, de se remettre d'aplomb. Elle vit au jour le jour, en s'endettant davantage. Elle court à la ruine, à la faillite.

C'est l'inévitable liquidation qui approche. Que les travailleurs s'apprêtent à être les liquidateurs de la vieille société, et non pas seulement des acteurs ou spectateurs pour qui la Révolution serait uniquement un changement d'étiquette.

Benoît BROUTCHOUX.
